



DEMIS MERCIER

## Usages actuels du *romeno lap* une approche de terrain

Marie Treps\*

À la mémoire de ma soeur Sylvie... Lulu, Sissi, Mimi.

C'est dans le cadre d'un projet plus vaste que j'ai été amenée à enquêter sur le *romeno lap*. Patrick Williams et moi-même avons en effet entrepris une recherche commune dont l'objet est le nom des Tsiganes, envisagé selon différents points de vue. Pour aborder la question sous l'angle individuel, il s'agit d'observer le nom en usage à l'intérieur de certaines communautés tsiganes, le *romeno lap*.

De quels Tsiganes s'agit-il? Des Manouches, ou des Gajkene manouches, *a priori*. En manouche, *gáčkeno* signifie "allemand". Les Gajkene manouches sont originaires d'Allemagne (du moins ont-ils séjourné longtemps dans ce pays, il serait plus juste de dire qu'ils sont arrivés par l'Allemagne) mais ils ont séjourné aussi en Alsace, en Suisse, en Belgique. Ce groupe bien représenté sur le territoire français n'a pas de limites précises, ce qui pourrait compromettre toute tentative d'enquête s'il n'existait tout de même une certaine unité géographique. La présence d'un certain nombre de familles (trois ou quatre générations, voire davantage) dans une région tend à créer une identité singulière manifeste à l'intérieur du groupe. En Auvergne, notamment. C'est en se référant précisément aux Manouches d'Auvergne que Patrick Williams a proposé une description de l'usage du *romeno lap* (Williams, 1993). C'est aussi le cas en Lorraine. La présence ancienne de Manouches dans cette région frontalière<sup>1</sup> m'a incitée à choisir ce territoire pour y effectuer plusieurs enquêtes de terrain.

1 Alain Reyniers a mis en évidence la présence des manouches rhénans dans les Vosges du Nord, entre la Révolution française et le second Empire, et leur redéploiement en Europe occidentale à partir de là (Reyniers, 1990).

\* CNRS, Laboratoire d'anthropologie urbaine, Paris.

## Qu'est-ce que le *romeno lap* ?

2 Ou encore *gadžikano lap*. Celui-là, conforme à l'usage des Gadje au milieu desquels vivent les Tsiganes, est formé d'un prénom et d'un nom de famille. En France, le prénom, traditionnellement emprunté au calendrier chrétien, est transmis aux filleuls par le parrain ou la marraine, qui sont eux-mêmes choisis parmi les consanguins. Ce qui entraîne une particularité qui a été décrite par P. Williams (Williams, 1993): des parents portent fréquemment le même "nom pour les Gadje". Cet usage évolue avec l'arrivée du Pentecôtisme qui réduit l'éventail des prénoms chrétiens pour privilégier les prénoms bibliques.

3 En tant que rédactrice du *Trésor de la langue française*, j'ai été confrontée à l'exploitation de corpus gros de plusieurs milliers d'exemples. Quand je me suis penchée sur l'adresse affectueuse (Trep, 1997) pour constituer un corpus reflétant l'usage historique et l'usage contemporain, j'ai utilisé la base de donnée Frantext qui m'a donné accès à quelques 3500 textes... Les anthropologues considèrent qu'un corpus d'une centaine de mots peut être un corpus intéressant, pourvu qu'il corresponde à des usages réels.

Pour définir en quelques mots le *romeno lap*, on peut dire "C'est le nom en usage au sein de la communauté". Il y a une chose commune à tous les Tsiganes -d'après ce que l'on sait-: chaque individu possède un nom officiel, un nom de citoyen en quelque sorte, un "nom pour les papiers" ou "nom pour les Gadje"<sup>2</sup> selon les expressions en usage chez les Tsiganes, et beaucoup possèdent également un nom en usage seulement dans la communauté, que les Manouches appellent *romeno lap* "nom manouche" ou simplement *lap* "nom".

Au cours de mes enquêtes en Lorraine, j'ai n'ai jamais entendu prononcer l'expression canonique *romeno lap*, sauf en Moselle, sous une forme elliptique, prononcée *rom'no* à Forbach, *romono* à Metz ou Nilvange. En revanche, pour désigner le nom manouche, j'ai entendu plusieurs formulations. Pour les enfants, vis à vis de l'institutrice, c'est "le vrai nom". Ils disent "C'est mon nom: *mur lap*". Ils l'appellent aussi "leur prénom", ce qui n'implique pas une confusion entre l'usage *romeno* et l'usage *gadžikano*, mais souligne plutôt le fait que parfois le prénom "pour les papiers" est aussi le nom utilisé à l'intérieur de la communauté. D'autre part, les enfants disent parfois "nom gitan" et "nom français" pour distinguer le *romeno lap* du "nom pour les papiers", ce qui implique bien une nette différenciation entre les deux sortes de noms, autrement dit une parfaite conscience de l'usage *romeno*. Les adultes parlent également de "noms gitans", mais aussi de "petits noms", de "surnoms" ou, le plus souvent, de "sobriquets" ou de "soubriquets". La plupart des formulations utilisées par les adultes, on le remarquera, semblent souligner l'aspect intime, voire affectif, du nom manouche, qui n'est pourtant jamais confondu avec ce que les Gadje appellent un surnom. Une des femmes que j'ai rencontrée s'adressant à une travailleuse sociale parle d'Éric. Elle l'appelle spontanément "Le Doulin" mais rectifie aussitôt "... Ah non, c'est son sobriquet!"

## De la nécessité d'enquêter sur le terrain

Pour qui prétend observer l'usage du *romeno lap*, la première préoccupation est de constituer un corpus, bien entendu, et le réflexe normal d'une sémioticienne qui a longtemps travaillé sur des macro-corpus<sup>3</sup> est de chercher à savoir s'il existe des corpus déjà constitués ou du moins des documents écrits susceptibles d'être "dépouillés" (c'est le terme consacré...) dans l'intention de rassembler un maximum d'occurrences... Correspondant à des usages réels, cela est essentiel. Ce qui fut fait. Ce n'est pas le lieu d'en rendre compte, qu'on sache seulement que cet apport sans être négligeable est loin d'être suffisant. Il n'est pas, non plus, toujours satisfaisant. Quand on voudrait tenter de saisir un usage ayant la double particularité d'être exclusivement oral et en principe privé, comme l'est le *romeno lap*, on s'aperçoit bien vite des limites et des inconvénients d'un corpus constitué à partir d'écrits dont les auteurs sont nécessairement des non-Tsiganes, ceux-là ayant

développé leur culture séculaire dans l'oralité, comme on sait. À l'exception de documents fort précieux dans la mesure où ils reposent sur un corpus cohérent - les noms qui y figurent sont ceux de personne en situation d'interconnaissance et d'interlocution<sup>4</sup>, et dans celle où, situant le *romeno lap* dans l'ensemble des pratiques culturelles d'une communauté particulière, ils apportent les éléments contextuels indispensables<sup>5</sup>, on reste sur sa faim si l'on espère trouver, dans les textes où figurent des noms manouches, des informations susceptibles de permettre une exploitation fructueuse ou même honnête de la récolte. Obtenir des listes, fort bien, mais sont-elles suffisantes quand les textes sources restent désespérément muets sur tout type d'information susceptible d'en permettre l'exploitation? Sur la manière dont les noms ont été recueillis, d'une part : Dans quelle communauté? À quel moment? Dans quel laps de temps?... Sur l'identité des porteurs de *romeno lap*, d'autre part : Quel est l'âge d'untel? Celle-ci est-elle plutôt manouche, et celui-là plutôt yéniche, ou sinto? Celui-ci et celle-là, sont-ils parents, alliés? Les parents de celui-ci, les enfants de celle-là, est-ce qu'ils portent un *romeno lap*? Oui? Non? Lequel?... Une foule de questions, peu d'éléments de réponse. Pour couronner le tout, on ne dispose pas, dans la plupart des cas, du moindre commentaire qui puisse orienter l'interprétation des noms. Au cas, évidemment, où certains signifieraient, ou du moins procéderaient non seulement d'un jeu avec les sonorités<sup>6</sup>, mais aussi d'un jeu avec le sens, ce qu'une linguiste ne peut exclure *a priori*. Dans cette perspective, le *Vocabulaire des Manouches d'Auvergne* de Joseph Valet (Valet, 1986), outre qu'il a permis d'élaborer un corpus cohérent d'une trentaine de noms (ceux des informateurs de J. Valet), est fort utile car un certain nombre de *lap* sont des noms communs, désignant notamment des objets de la nature. Grâce aux contextes choisis par l'auteur à titre d'illustration, ou à travers les proverbes qu'il cite volontiers, on pourra, dans une certaine mesure, accéder à la dimension symbolique des noms prélevés dans le vocabulaire courant et utilisés comme *lap*. D'un point de vue purement pragmatique, j'ai appris dans ce lexique la signification de ceux-là. Ce qui s'est révélé tout à fait judicieux sur le terrain: pour tenir une conversation sur le *romeno lap*, il faut avoir du vocabulaire!

S'il s'agit, pour combler certaines des lacunes évoquées plus haut, de faire apparaître les configurations familiales, le recours à une autre sorte d'écrits, les documents d'état civil<sup>7</sup>, vient naturellement à l'esprit. Car on peut raisonnablement penser que le jeu des alliances qui entraîne tour à tour une famille tantôt sur le versant manouche, tantôt sur le versant yéniche - c'est du moins ce qui semble se passer en Lorraine où la répétition des alliances ne semble pas une pratique majoritaire - est susceptible de renforcer, d'infirmier ou de transformer l'usage du *romeno lap*. Mais, hélas, la seule exploitation des registres de l'état civil s'avérerait parfaitement stérile pour qui a fait du *romeno lap* son obsession: seuls les "noms pour les papiers" y figurent, c'est une lapalissade!

Alors? À partir de chacun des corpus constitués, il est possible d'apprendre quelque chose sur le nom manouche et de faire des remarques sur ses propriétés,

4 Pour donner un exemple, l'article de Jean-Luc Poueyto (Poueyto, 1997), qui en outre, inaugure en soulevant la question sémantique.

5 Je pense à la thèse de Leonardo Piasere (Piasere, 1984) qui a étudié les Slovensko Roma dans le Nord de l'Italie et au livre de Patrick Williams précédemment cité où il est montré que la façon dont se nomment les Manouches procède "d'un art plus général de l'absence qui soude la communauté tsigane et l'inscrit dans le monde des Gadjé" (Bensa 1993).

6 Ce qui a été mis en évidence par Leonardo Piasere et Patrick Williams dans les ouvrages précédemment cités.

7 L'enquête généalogique peut s'avérer fructueuse pour mettre en évidence les configurations familiales (voir notamment Reyniers, 1994).

8 Comme, par exemple, le corpus riré de *Vie et lumières*, journal pentecôtiste, dans lequel les pasteurs sont, de manière non systématique, mentionnés sous leur romeno lap, et où leur communauté est quelquefois mentionnée.

mais pour tirer le meilleur parti de corpus disparates ou lacunaires constitués d'après des documents écrits<sup>8</sup>, il faudrait pouvoir se référer à un système rendant compte de son usage. Encore faudrait-il que ce système existe et que l'on puisse le mettre à jour. Alors, plus tard, peut-être.

Revenons à notre préoccupation essentielle: notre corpus se doit d'être cohérent et conforme à des usages réels. Les noms présents dans chaque corpus seront ceux de personnes en situation d'interconnaissance et d'interlocution, et il faudrait, dans l'idéal, pouvoir identifier chacune d'elle comme étant plutôt manouche, yéniche ou sinti, ou comme étant rom... Pour constituer un tel corpus, la seule solution raisonnable qui s'est offerte à mes yeux a été de tenter d'observer l'usage *in vivo*. Aussi ai-je décidé d'aller enquêter sur le terrain.

## Quel terrain ?

J'ai choisi de me rendre en Lorraine, dans deux régions historiquement distinctes, la Meurthe et Moselle -dans la banlieue et dans les environs de Nancy- et la Moselle -à Metz et aussi à Forbach, Nilvange et Fontoy-. C'est en effet une région que je connais bien pour y avoir vécu jusqu'à ces cinq dernières années, et dans laquelle, aussi loin que je me souviens, des Tsiganes étaient présents. Du côté de Nancy, on les appelait *charpagnats*, littéralement "faiseurs de paniers", et en Moselle *boumlers*, ce qu'on pourrait assez justement traduire par "camps-volants"<sup>9</sup>.

L'association *Amitiés tsiganes* oeuvre efficacement dans ce secteur depuis plus de vingt ans et les travailleurs sociaux qui l'animent ont des relations fort cordiales avec les communautés tsiganes que certains connaissent depuis au moins quatre générations. Une amitié de longue date avec une responsable des *Amitiés tsiganes* m'a ouvert les portes de l'association et mes premiers contacts avec les Tsiganes voyageurs ou sédentaires de cette région ont été pris grâce aux acteurs sociaux. Je remercie ceux et celles dont l'aide m'a été précieuse. Non seulement certains m'ont en quelque sorte introduite dans les familles, auprès des femmes en particulier, mais les plus anciens dans l'association m'ont apporté de précieuses indications d'ordre généalogique. Grâce aux efforts de mémoire conjugués de deux femmes responsables d'*Amitiés tsiganes*, qui connaissent un bon nombre de Tsiganes à la fois sous leur *romeno lap* et sous leur *gadžikano lap* et sont capables de les situer dans les configurations familiales, j'ai pu reconstituer la généalogie d'une famille manouche-yéniche sur six générations<sup>10</sup>. Parmi les 136 membres de cette configuration, 103 sont désignés (aussi) sous leur *romeno lap*.

En Lorraine, l'école va au devant des enfants d'âge scolaire sur les terrains d'accueil. L'institutrice, au fait des questions d'appartenance communautaire, en m'accueillant dans son minibus, m'a permis d'entrer en relation avec différentes familles fréquentant régulièrement la région (Manouches, Yéniches, Voyageurs, Sinti et Roms) et avec les enfants qui se sont révélés de précieux informateurs.

9 La volonté de me rendre, et en Lorraine "de langue française" et en Lorraine "mosellane", sur deux territoires contigus ayant développé des identités culturelles fort différentes, était fondée sur l'intuition que j'allais y rencontrer des Tsiganes différents. Cela ne s'est pas avéré faux.

10 Aucun nom de famille ne sera reproduit, cela va sans dire. Pour les exemples donnés ici, nous avons été attentive à éviter toute relation possible entre tel *romeno lap* et tel *gadžikano lap*.

Le *rachai*, le “prêtre”, aumônier catholique des Tsiganes depuis trente-neuf ans, qui, au cours des pèlerinages catholiques, et “par respect pour leurs coutumes”, baptise les enfants sous leur “nom gitan”, m’a ouvert ses registres de baptême. Ce qui a permis de constituer un corpus d’une bonne centaine de noms, recoupant en partie celui précédemment évoqué. Le témoignage de ce prêtre qui fréquente “ses amis Gitans” depuis de nombreuses années est fort intéressant. Il connaît bien plusieurs familles, met un visage derrière chaque nom, peut donner l’âge de chacun (de deux à cinquante ans), il est en outre capable de situer tel ou tel du côté manouche, yéniche ou sinto. En fin connaisseur des alliances, il assortit souvent la mention de telle ou telle appartenance d’un “plutôt” prudent.

Enfin, le président fondateur de l’association m’a présenté à ses amis tsiganes, ce qui m’a donné l’occasion de faire quelques belles rencontres, notamment avec une femme manouche aujourd’hui sédentaire. Ce même intermédiaire masculin m’a permis d’entrer en relation avec des hommes, chefs de famille, au gré de leurs passages dans la région. Étant femme, cela m’aurait été difficile ou impossible si je n’avais été accompagnée par un homme respecté. Les présentations faites dans ces conditions, j’ai toujours été bien accueillie quand je suis revenue, seule.

## Quelle sorte d’enquête?

Par exemple, en retournant sur un terrain d’accueil toléré par la municipalité pendant un petit rassemblement pentecôtiste, j’ai revu un diacre à qui j’avais été présentée la veille. Au cours d’une conversation enjouée, j’avais résisté à ses assauts prosélytes “- Je ne suis pas sûre d’être sauvée, Trubelli, mais je ne suis pas sûre non plus d’avoir besoin d’être sauvée...” Un peu désarçonné, il m’avait fait cette réponse “- Vous êtes gentille... Enfin on peut se tromper, mais vous n’avez pas l’air méchante.” Le lendemain, je lui rappelai ses propos. Puisqu’il connaissait mes intentions et qu’il ne les avait pas jugées mauvaises, peut-être allait-il m’aider? Et de bonne grâce, il me présente aussitôt quelques membres de sa famille et les incite à parler avec moi.

Comment je m’y prends? De manière frontale. Dans le meilleur cas, on me présente comme “une amie des gens du voyage”, plutôt que comme un chercheur. Dès que j’en ai l’occasion, je précise que je ne suis pas journaliste. Cela ne suffit pas toujours à déplier le front de mes interlocuteurs... Alors, j’annonce la couleur. Quelque chose comme “- Je crois savoir que chez vous, on a des “petits noms”, enfin “des surnoms”, des “sobriquets”, des “noms gitans”...” J’ajoute que les Gadjé connaissent cela aussi, ils disent *ma puce*, *ma poule* ou *mon garçon*, pour s’amuser. “- Chez vous, je ne sais pas, c’est peut-être pour s’amuser aussi, ou par tendresse, comme chez nous, mais d’un autre côté, ce n’est pas pareil, il y a une grande différence, ce petit nom c’est votre vrai nom...” Et je fais en sorte que ce qui suit soit une conversation, pas un interrogatoire. Quand la conversation est bien engagée et si j’ai l’intuition que cela ne posera pas de problème, je demande

“Je ne veux pas dire le nom que mes parents m’ont  
Je ne veux pas vous faire de la peine. Mais, on se

si je peux prendre des notes “- Ma mémoire n’est pas toujours très fidèle, vous savez, je ne voudrais pas oublier ou déformer vos propos”. On ne m’a jamais refusé cela “- Il n’y a rien de nuisible”, m’a t’on dit un jour. Une autre fois, alors que je parlais avec une femme et sa fille, arrive l’homme: En riant, “- Alors, c’est un interrogatoire!” Je réponds que oui, bien sûr. Tout le monde rit, et on continue. Quand je pose une question délicate, je ne note pas la réponse.

Au cours de mes différentes enquêtes, j’ai essuyé deux refus, de la part de deux chefs de famille. L’un deux, plutôt ours, l’a fait de manière très abrupte, l’autre, de toute évidence un séducteur, de manière tout à fait charmante. L’un et l’autre avaient un point commun, ils se trouvaient dans une situation, soit économique soit familiale, délicate, ce qui aura, en partie du moins, motivé leur refus.

## QUE LAISSENT ENTREVOIR CES SORTES DE CONVERSATIONS ?

### Sur certaines fonctions du *romeno lap*...

Il me semble avoir vu à l’oeuvre, dans les deux circonstances que je viens d’évoquer, la fonction de clôture du *romeno lap* derrière lequel on s’abrite pour déjouer la curiosité des Gadjé. Mes deux interlocuteurs sont manouches, le second s’est révélé être un neveu du premier. Dans le premier cas, ma venue avait été annoncée: je devais rencontrer la femme de celui qui m’a éconduite, très férue sur le sujet et grande bavarde, m’avait-on dit. On invoque la raison suivante: un chercheur est déjà venu, on lui a donné son nom et après... Mon second récalcitrant, plus subtil, abrite son refus derrière d’aimables excuses et les accompagne d’un discours argumenté évoquant la non-transmissibilité du *romeno lap* et sa disparition au moment de la mort.

“- Je vais vous parler franchement. Je ne veux pas dire le nom que mes parents m’ont donné. Je m’excuse, ce n’est pas à cause de vous. Je ne veux pas vous faire de la peine... Mais, vous comprenez, on se les transmet pas entre nous, alors... J’en ai donné à mes enfants, mais je ne veux pas les dire. Un nom, on ne le donne pas deux fois, chacun a son nom. J’ai un filleul, on pourrait dire... je vais lui donner mon nom. Eh ben, non, je lui ai pas donné mon nom. J’en ai choisi pour mes enfants, mais ceux des gens qu’on a connu, on ne les donne pas. Alors je ne peux pas vous les dire, vous voyez. Quand quelqu’un disparaît, si on entendait le nom, oui, on pourrait être choqué...”

Il se vérifie ici que le *romeno lap*, sans être un nom secret<sup>11</sup>, n’est, en principe, pas

<sup>11</sup> J’avoue connaître celui ou ceux de chacun de ces deux hommes, et aussi ceux de leurs proches...

